

LA VIE DANS LE GHETTO.

=====

Je me souviens très bien des premiers jours dans le Ghetto: des milliers et des milliers de personnes erraient dans les rues, sans savoir de quoi vivre désormais. Où trouver des aliments? C'était le seul souci: nourriture!

A l'époque où nous Juifs, vivions encore côte à côte avec les chrétiens, nous leur vendions nos meubles, notre linge, nos vêtements, nos bijoux pour nous procurer les moyens d'acheter des aliments. Mais ici, dans le Ghetto, à qui vendre? D'où pouvait-on recevoir de l'argent? Et même si l'on avait de l'argent, où se procurer la nourriture? Oui, les Allemands nous avaient enfermés là pour nous affamer! Les premiers jours, on vécut des réserves amenées en cachette lors du "déménagement", malgré les interdictions officielles: car il était interdit d'emporter avec soi autre chose que des bagages à main, il fallait abandonner le reste.

Les autorités allemandes s'étaient pourtant trompées. Leur plan d'affamer les Juifs échoua. Les Allemands le comprirent au bout de 6 mois et se virent contraints de gazer ou de fusiller cette masse humaine. Ces 400.000 hommes, empilés dans des conditions honteuses, déshonorantes, dans une situation économique désespérée, s'organisèrent sans aucune aide de l'extérieur et forgèrent une collectivité qui s'avéra socialement, économiquement et culturellement viable, malgré les difficultés inouïes. On s'en étonne, à l'étranger à juste titre - et l'on se demande: "Comment ces gens ont-ils pu se procurer les moyens indispensables à la vie? Où travaillaient-ils? Comment les objets nécessaires à une pareille masse pénétraient-elles dans le Ghetto?" Il est difficile aussi de répondre à toutes ces questions. Et les explications sont en somme moins importantes que les faits: il y avait, dans le Ghetto, des écoles, des hôpitaux, des homes d'enfants, des orphelinats, des pharmacies, des asiles de vieillards; des théâtres montaient en yidisch, en hébreu et en polonais, des pièces d'auteurs juifs et nonjuifs. Il y avait un orchestre symphonique (composé des membres de l'Orchestre Philharmonique de Varsovie) - le service d'ordre possédait un excellent orchestre dirigé par le "Kapellmesiter" Kataszek. Des cafés s'ouvrirent, où se produisaient les comédiens et chanteurs les plus connus. Les scènes en plein air connurent un succès tout particulier; les artistes juifs y satisfaisaient les besoins culturels de la population. Il naquit une littérature spécifique du Ghetto, traitant de questions d'actualité. Citons les noms de quelques uns des favoris du public: David Zajderman, Symche Fostel, Regina Cukier, les artistes préférés des masses populaires parlant le yiddisch. Walter Szlengel, naguère rédacteur du journal humoristique "Szpilki", triomphait au Café "Sztuka". Marysia Ajzenstadt, popularisée par son "Eli, Eli", Wiera Grau, Arthur Gold, Léopold Rubin stein, Michal Znicz, Jakob Kagan, Paulina Braun, attiraient des milliers d'auditeurs dans les théâtres et les "jardins". Lorsque les Allemands autorisèrent les cultes dans les synagogues, en 1941, ce fut un régal artistique de tout premier ordre d'aller entendre le célèbre chœur de la Grande Synagogue de Varsovie, à la Rue Tlomackie. Mais à fin 1941, cette rue passa au quartier "aryen", et l'on fit sauter la synagogue, ainsi que le bâtiment voisin: la Bibliothèque Juive. Avant mon départ

LA VIE DANS LE GHETTO.

Le me souviens très bien des premiers jours dans le Ghetto: des milliers et des milliers de personnes erraient dans les rues, sans avoir de quoi vivre d'habitude. On trouvait des aliments? C'était la seule nourriture!

A l'époque où nous Juifs, vivions encore côte à côte avec les chrétiens, nous leur vendions nos meubles, notre linge, nos vêtements, et nous nous procurer les moyens d'acheter des aliments. Mais dans le Ghetto, à qui vendre? D'où pouvait-on recevoir de l'argent? Et même si l'on avait de l'argent, où se procurer la nourriture? Oui, les Allemands nous avaient enfermés là pour nous affamer! Les premiers jours, on vendait des réserves emmagasinées en cachette lors du "débarquement"; mais les interdictions officielles: car il était interdit d'exporter avec soi autre chose que des pagages à main, il fallait abandonner la cave.

Les autorités allemandes a' étaient pourtant trompées. Leur plan d'affamer les Juifs échoua. Les Allemands ne comprirent au bout de 6 mois et se virent contraints de laisser en place cette masse humaine. Ces 400.000 hommes, empiétés dans des conditions horribles, désorganisés, dans une situation économique désastreuse, s'organisaient sans aucune aide de l'extérieur et forgerent une collectivité qui a' eut un développement économique et culturel remarquable, malgré les difficultés inouïes. On s'en donna, à l'étranger à juste titre - et l'on se demanda: "Comment ces gens ont-ils pu se procurer les moyens indispensables à la vie? Où travaillaient-ils? Comment les objets nécessaires à une pareille masse parvenaient-elles dans le Ghetto?" Il est difficile quasi de répondre à toutes ces questions. Et les explications sont en somme moins importantes que les faits: il y avait, dans le Ghetto, des écoles, des hôpitaux, des homes d'enfants, des orphelins, des pharmacies, des salles de vieillards; des théâtres montaient en yiddish et en polonais, des pièces à succès étaient jouées. Il y avait un orchestre symphonique (composé des membres de l'Orchestre Philharmonique de Varsovie) - le service d'ordre possédait un excellent orchestre dirigé par le "Kapellmeister" Katsenak. Des célèbres s'ouvrirent et se produisaient les comédiens et chanteurs les plus connus. Les scènes en plein air connaurent un succès tout particulier; les artistes Juifs y satisfaisaient les besoins culturels de la population. Il y avait une littérature spécialisée du Ghetto, traitant de questions d'actualité. Parmi les noms de quelques uns des auteurs du public: David Zajdenman, Szymon Kotel, Regina Okler, les artistes préférés des masses populaires parlaient le yiddish. Walter Szlangel, négrologue rédacteur du journal "Szpiki", triomphait au Ghetto "Szpiki". Marysia Ajzenstadt, popularisée par son "Eli, Eli", Wera Gran, Arthur Gold, Leopold Lipin, et Michael Zolner, Jakob Kagan, Paulina Braun, étaient des milliers d'auditeurs dans les théâtres et les "jardins". Lors des Allemands autorisaient les cultes dans les synagogues, en 1941, ce fut un réel triomphe de tout premier ordre d'ailleurs entendre le célèbre choeur de la Grande Synagogue de Varsovie, à la Rue Tlomacka. Mais à partir de 1941, cette rue passa au quartier "aryen", et l'on fit sauter la synagogue, ainsi que le bâtiment voisin: la Bibliothèque Juive. Avant mon départ

de Varsovie, en mai 1943, j'ai passé à cet endroit. Sur l'emplacement d'une des plus belles synagogues du monde, des enfants jouaient au foot-ball...

Quantité d'ateliers s'ouvrirent, où l'on fabriquait tout ce dont le quartier "aryen" avait besoin. Le Ghetto devint un chantier travaillant pour la population "aryenne".

Les conditions particulières donnèrent naissance à de nouvelles professions, comme celle de contrebandier p.ex. Ceux-ci, empruntant des chemins extraordinaires, par dessous et par dessus les murs, introduisaient dans le Ghetto des vivres et des matières premières; par la même voie, ils réexportaient les produits fabriqués. Ce genre de transports était naturellement interdit et fort dangereux. Le commissaire du Ghetto, Auerwald, avait engagé une police spéciale pour lutter contre ce trafic; elle était formée d'un commando spécial de SS, surnommés "Junaken" dans le Ghetto. Fréquemment, des transports étaient interceptés et confisqués; l'exercice de ce nouveau métier a coûté la vie à bien des hommes. Mais rien ne put intimider la population juive, pas même l'avis officiel annonçant l'exécution de 100 personnes. Aucune contre-mesure ne parvint à arrêter la contrebande. On voulait vivre! Mais pour vivre, les Juifs étaient contraints de recourir à cette forme illicite d'approvisionnement. Les rations octroyées par les Allemands étaient si faibles, qu'à part 2 kg de pain par mois, on ne pouvait rien se procurer avec les cartes alimentaires. Certes, toutes les denrées indispensables y figuraient: sucre, graisse, viande, mais sur le papier seulement; d'attributions - point!

En dépit de toutes ces difficultés, la production était meilleur marché dans le Ghetto que dans la partie "aryenne" de la ville, vu le coût minime de la main d'oeuvre. Tout avocat ou ingénieur habitant le Ghetto était prêt à exécuter les travaux les plus rudes pour 1 kilo de pain par jour. Immédiatement au début de l'"action" d'extermination des Juifs, les prix doublèrent, triplèrent du côté "aryen" car toute production cessa naturellement dans le Ghetto et les ateliers "aryens", qui en dépendaient étroitement, ne purent plus subvenir aux besoins de la population polonaise.

La pauvreté et la misère ne manquaient pas dans le Ghetto. L'épidémie de typhus emporta 40.000 personnes: au petit matin, on trouvait dans les rucs des cadavres recouverts d'un journal. Nombreux étaient les enfants qui mendiaient dans les rues principales; tout particulièrement des orphelins, les plus misérables, parcouraient les rues désertes après le couvre-feu, chantant des mélodies du Ghetto et mendiant un morceau de pain en lançant leur cri bien connu: "Jiddische Herzer, hot Rachmones!" (Coeurs juifs, ayez pitié!).

Mais pourtant, lorsque l'on songe aux innombrables pauvres et réfugiés, chassés des régions "nettoyées des Juifs" et parqués dans le Ghetto, aux milliers de Juifs allemands, tchèques et autrichiens, dépourvus de tout, qui trouvèrent du secours à Varsovie, on s'étonne et l'on s'incline devant les réalisations gigantesques de cette population juive, qui luttait avec combien de difficultés déjà pour sa propre subsistance. A Varsovie on partageait tout avec tout le monde: logement, vêtements, nourriture.

riches boulangers, un fonctionnaire du Judenrat, un vieillard de 80 ans qui n'avait pu descendre les escaliers assez vite et avait été tout bonnement jeté dans la rue du haut du

le Varsovie, en mai 1943, fut passé à cet endroit. Sur l'emplacement
l'une des plus belles synagogues du monde, des enfants jouaient au
foot-ball...

Quantité d'ateliers s'ouvrirent, on l'on fabriquait tout ce dont
le quartier "aryen" avait besoin. Le Ghetto devint un chantier travail-
lant pour la population "aryenne".

Les conditions particulières donnaient naissance à de nouvelles
professions, comme celle de contrebandier p. ex. Ceux-ci, empruntant
les chemins extraordinaires, par dessous et par dessus les murs, intro-
duisaient dans le Ghetto des vivres et des matières premières; par la
même voie, ils réexportaient les produits fabriqués. Ce genre de trans-
ports était naturellement interdit et fort dangereux. Le commissaire
du Ghetto, Auerwald, avait engagé une police spéciale pour lutter contre
ce trafic; elle était formée d'un commando spécial de SS, armés
"Lunaken" dans le Ghetto. Régulièrement, des transports étaient interceptés
et confisqués; l'exercice de ce nouveau métier a coûté la vie à bien
des hommes. Mais rien ne put intimider la population juive, pas même
l'avis officiel annonçant l'exécution de 100 personnes. Aucune contre-
mesure ne parvint à arrêter la contrebande. On voulait vivre! Mais pour
vivre, les Juifs étaient contraints de recourir à cette forme illicite
d'approvisionnement. Les rations octroyées par les Allemands étaient si
faibles, qu'à part 2 kg de pain par mois, on ne pouvait rien se procurer
avec les cartes alimentaires. C'estes, toutes les denrées indispensables
figuraient: sucre, graisse, viande, mais sur le papier seulement;
l'attributions - point!

En dépit de toutes ces difficultés, la production était meilleure
marché dans le Ghetto que dans la partie "aryenne" de la ville, vu le
coût minime de la main d'œuvre. Tout avait un ingénieur habitant le
Ghetto était prêt à exécuter les travaux les plus rudes pour 1 kilo de
pain par jour. Immédiatement au début de l'"action" d'extermination des
Juifs, les prix doublèrent, triplèrent du côté "aryen" car toute pro-
duction cesse naturellement dans le Ghetto et les ateliers "aryens",
qui en dépendaient étroitement, ne purent plus subvenir aux besoins de
la population polonaise.

La pauvreté et la misère ne manquaient pas dans le Ghetto. L'épi-
démie de typhus emporta 40.000 personnes; au petit matin, on trouvait
dans les rues des cadavres recouverts d'un journal. Nombreux étaient
les enfants qui mendiaient dans les rues principales; tout particulière-
ment des orphelins, les plus misérables, parcouraient les rues désertes
près le couvre-feu, chantant des mélodies du Ghetto et mendiant un
orceau de pain en lançant leur cri bien connu: "Hilfliche Herz, hot
schonmal!" (Coeurs Juifs, avez pitié!).

Mais pourtant, lorsque l'on songe aux innombrables pauvres et
détachés, chassés des régions "nettoyées des Juifs" et parqués dans le
Ghetto, aux milliers de Juifs allemands, tchèques et autrichiens, dé-
pourvus de tout, qui trouveraient du secours à Varsovie, on s'étonne et
l'on s'incline devant les réalisations gigantesques de cette population
juive, qui lutta avec combien de difficultés déjà pour sa propre sur-
vie. A Varsovie on partageait tout avec tout le monde; logement,
vêtements, nourriture.

Le Ghetto ne recevait aucune aide de l'étranger: pas un son n'est venu! En outre, tous les impôts (p. ex.: impôts sur les échanges, sur le revenu, impôt foncier) devaient être payés non pas au Judenrat, mais directement aux bureaux fiscaux allemands installés au Palais de Justice de la rue Leszno. Ces bureaux employaient un personnel aryen uniquement et dépendaient directement des autorités allemandes. La Communauté israélite n'encaissait que ses propres impôts; le budget du Judenrat devait donc être couvert presque exclusivement par des taxes supplémentaires, payées en fait volontairement, vu que la Communauté ne disposait d'aucun moyen de pression à l'égard des réfractaires. C'est ainsi qu'il y avait des impôts spéciaux pour le budget du service d'ordre et pour celui des hôpitaux (Podatek dla sluzby porzadkowej; podatek dla szpitalnictwa).

Peu à peu, la masse coupée de l'extérieur s'habitua à ce mode d'existence, et il pourra paraître paradoxal à certains que le moral fût en somme très bon dans le Ghetto, bien plus élevé en tout cas que pendant la première année de l'occupation allemande.

On voyait rarement des Allemands dans le Ghetto. Nous étions peu importunés, ça et là quelque pillage. Le travail obligatoire suivait un cours normal, sous les auspices de l'office juif du travail; il se présentait toujours plus de volontaires qu'il n'en était requis. On pouvait marcher presque tranquillement dans la rue, sans avoir à subir quelque grossièreté. Le Ghetto ne connaissait qu'une crainte: les policiers du Pawiak. Cette prison est certainement la plus terrible du monde entier; les détenus qui y végètent ignorent tout des "crimes" qui les ont conduits là, et pourtant, il n'y a pas de salut possible pour eux. Une alternative: la mort ou le camp de concentration, ce qui revient pratiquement au même.

La garnison de cette prison (je pus juger de plus près de sa sanglante activité, par la suite -) parcourait chaque jour le Ghetto, montée sur un camion. Ces SS prenaient plaisir à tirer de leur voiture sur la foule et à battre les passants à coups de longs fouets. Ils changeaient chaque jour l'heure de leur tournée quotidienne, de sorte qu'on ignorait tout du moment de leur apparition.

C'est ainsi que l'on vivait dans le Ghetto. Chacun avait à lutter durement pour sa subsistance, et, malgré diverses restrictions nouvelles (livraison obligatoire, sous peine de mort, des fourrures et des bottes), on ne se plaignait pas. On accueillait tous les décrets officiels stoïquement, avec calme et indifférence. Jusqu'à cette nuit du vendredi 18 avril 1942, où des coups de feu modifièrent brusquement cette vie.

Dans cette "nuit de la Saint Barthélémy", 54 hommes furent arrachés de leurs lits, fusillés devant leur domicile et leurs cadavres laissés là. Les corps gisaient épars dans les rues du Ghetto et la population courait, terrifiée, chacun cherchant ses parents et amis. Les massacrés appartenaient à toutes les classes. Personne ne put comprendre ce qui avait incité les Allemands à fusiller précisément ces 54 hommes-là. Les victimes étaient-elles tombées par hasard, ou avaient-elles été choisies tout spécialement? Il se trouvait parmi eux d'anciens journalistes, de riches boulangers, un fonctionnaire du Judenrat, un vieillard de 80 ans qui n'avait pu descendre les escaliers assez vite et avait été tout bonnement jeté dans la rue du haut du

Le ghetto ne recevait aucune aide de l'étranger: pas un sou
 est venu! En outre, tous les impôts (p. ex.: impôts sur les échanges
 sur le revenu, impôt foncier) devaient être payés non pas au Juden-
 rat, mais directement aux bureaux fiscaux allemands installés au Pa-
 lais de Justice de la rue Leszno. Ces bureaux employaient un personnel
 aryen uniquement et dépendaient directement des autorités allemandes.
 La Communauté juive n'encassait que ses propres impôts; le bud-
 get du Judenrat devait donc être couvert presque exclusivement par
 des taxes supplémentaires, payées en fait volontairement, vu que la
 Communauté ne disposait d'aucun moyen de pression à l'égard des
 contribuables. C'est ainsi qu'il y avait des impôts spéciaux pour le
 budget du service d'ordre et pour celui des hôpitaux (Podatek dla
 służby porządkowej; podatek dla szpitalnictwa).

Peu à peu, la masse coupée de l'extérieur s'habitua à ce mode
 d'existence, et il pouva paraître paradoxal à certains que le moral
 fut en somme très bon dans le ghetto, bien plus élevé en tout cas
 que pendant la première année de l'occupation allemande.

On voyait rarement des Allemands dans le ghetto. Nous étions peu
 importunés, ce et là quelques pillages. Le travail obligatoire suivait
 un cours normal, sous les auspices de l'office juif du travail; il
 se présentait toujours plus de volontaires qu'il n'en était requis.
 On pouvait marcher presque tranquillement dans la rue, sans avoir à
 craindre quelques grossièretés. Le ghetto ne connaissait qu'une crainte:
 les policiers du Pawlak. Cette prison est certainement la plus terrib-
 le du monde entier; les détenus qui y végétaient ignoraient tout des
 "horimes" qui les ont conduits là, et pourtant, il n'y a pas de salut
 possible pour eux. Une alternative: la mort ou le camp de concentra-
 tion, ce qui revient pratiquement au même.

La garnison de cette prison (je ne puis juger de plus près de sa
 nombreuse activité, par la suite -) parcourait chaque jour le ghetto,
 montée sur un camion. Ces 22 hommes étaient à l'arrêt de leur voi-
 ture sur la foule et à battre les passants à coups de longs foyers.
 Ils changeaient chaque jour l'heure de leur tournée quotidienne, de
 sorte qu'on ignorait tout du moment de leur apparition.

C'est ainsi que l'on vivait dans le ghetto. Chacun avait à lut-
 ter durement pour sa subsistance, et, malgré diverses restrictions
 nouvelles (livraison obligatoire, sous peine de mort, des fournitures
 et des potes), on ne se plaignait pas. On accueillait tous les dé-
 brats officiels stoïquement, avec calme et indifférence. Jusqu'à cette
 nuit du vendredi 18 avril 1942, on des coups de feu modifiaient pra-
 tiquement cette vie.

Dans cette "nuit de la Saint Barthélémy", 54 hommes furent arrê-
 tés de leurs lits, traînés devant leur domicile et leurs cadavres
 jetés là. Les corps gisaient épars dans les rues du ghetto et la
 population courait, terrifiée, chacun cherchant ses parents et amis.
 Les massacrés appartenaient à toutes les classes. Personne ne put com-
 rendre ce qui avait incité les Allemands à faciliter précisément ces
 hommes-là. Les victimes étaient-elles tombées par hasard, ou avaient-
 elles été choisies tout spécialement? Il se trouvait parmi eux l'an-
 cien journaliste, de riches boulangers, un fonctionnaire du Juden-
 rat, un vieillard de 80 ans qui n'avait pu descendre les escaliers
 assez vite et avait été tout bonnement jeté dans la rue du haut du

quatrième étage; il y avait quelques ouvriers inconnus, et surtout d'obscures créatures du Ghetto.

A partir de cette nuit-là, la tranquillité déserta le Ghetto. Personne ne dormait plus en paix. Nous fûmes tout de suite certains qu'il ne s'agissait pas là d'un bain de sang isolé, mais que c'était le signe avant-coureur de graves événements.

Cette horrible boucherie se répéta presque chaque semaine, tous les vendredis soirs. Ces nuits-là, les autos de la gestapo parcouraient les rues du Ghetto, quelques hommes étaient tirés de leurs lits, abattus et laissés sur place.

Le Ghetto agonisait. La population était comme paralysée. Quelque chose planait dans l'air, mais personne ne savait ce qui allait se passer. Les bruits les plus divers et les plus fantastiques couraient; un des plus opiniâtres parlait des 40 jours seulement qui nous restaient à vivre; cette rumeur persista jusqu'au début de l'"action" d'extermination, c'est-à-dire jusqu'à sa confirmation par les faits. On disait aussi que les enfants au-dessous de 10 ans devraient être livrés aux Allemands qui les tueraient par des injections. Ou encore, que tous les hommes seraient stérilisés.

A cette époque, quelques survivants de Vilno, Grodno, Slonim, c'est-à-dire de l'Ostland, arrivèrent à Varsovie. Ils racontèrent des choses effroyables, auxquelles personne ne voulut ajouter foi. En province, les Allemands avaient tout simplement fusillé en masse ou asphyxié la population juive dans des camions à gaz. Le mot "gaz" fut prononcé pour la première fois. On prit connaissance de ces rapports avec horreur, mais même les plus pessimistes les tenaient pour exagérés. Aussi je ne m'étonne pas qu'aujourd'hui encore il y ait des gens dont l'esprit se refuse à admettre qu'on puisse massacrer des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants pour la seule raison qu'ils appartiennent à une autre race ou religion. Si on ne l'a pas vu de ses propres yeux, on ne peut le croire. Nous non plus, qui pourtant étions déjà accoutumés aux méthodes allemandes, nous ne voulions pas y croire, nous tinmes ces choses pour impossibles jusqu'au moment où nous subîmes les mêmes épreuves, où nous vîmes nos parents, nos femmes et nos enfants égorgés sous nos yeux, jusqu'au moment où les derniers survivants parmi nous prirent les armes et se défendirent à mort.

Nous n'en sommes encore qu'en mai-juin 1942.

Toutes les conversations, toutes les pensées n'avaient qu'un thème; comment serait-il techniquement possible d'exterminer une pareille masse de près d'un demi-million d'êtres humains, comment perpétrer un crime d'une envergure telle, qu'on ne pourrait le dissimuler? Tôt ou tard, le monde l'apprendrait; un jour, la guerre finira, l'étranger ne sera plus informé par des rapports clandestins, mais chacun sera à même de venir se renseigner sur place et pourra se convaincre de la disparition de la population juive de Pologne. Même l'Allemagne ne peut se permettre une pareille monstruosité, qui clouerait tout Allemand au pilori, comme criminel. La Wehrmacht ne laissera pas ce crime s'accomplir, elle ne voudra pas courir les bestialités des SS. L'habile propagande allemande avait jusqu'ici trouvé une excuse pour chacun des crimes de guerre nazis. Lorsque des milliers d'habitants de Varsovie périrent dans les bombardements terroristes et meurtriers de septembre

carrière était; il y avait quelques ouvriers inconnus, et surtout
de longues créatures du ghetto.

A partir de cette nuit-là, la tranquillité déserta le ghetto. Per-
sone ne dormait plus en paix. Nous fîmes tout de suite certains du li-
a s'agissait pas là d'un bain de sang isolé, mais que c'était le signe
avant-courant de graves événements.

Cette horrible boucherie se répéta presque chaque semaine, tous
les vendredis soirs. Ces nuits-là, les rues de la gestapo parcou-
rent les rues du ghetto, quelques hommes étaient tirés de leurs lits,
battus et laissés sur place.

Le ghetto agonisait. La population était comme paralysée. Quel-
que chose planait dans l'air, mais personne ne savait ce qui allait se
passer. Les bruits les plus divers et les plus fantastiques couraient;
des plus opiniâtres parlait des 40 jours seulement qui nous restaient
à vivre; cette rumeur persistait jusqu'au début de l'"action" d'exter-
mination, c'est-à-dire jusqu'à sa confirmation par les faits. On di-
ait aussi que les enfants au-dessous de 10 ans devraient être livrés
aux Allemands qui les tueraient par des injections. Ou encore, que
les hommes seraient stérilisés.

A cette époque, quelques survivants de Vilno, Grodno, Slonim,
est-à-dire de l'Ostland, arrivèrent à Varsovie. Ils racontèrent des
choses effroyables, auxquelles personne ne voulut ajouter foi. En pro-
fane, les Allemands avaient tout simplement fusillé en masse ou as-
sés la population juive dans les camps à gaz. Le mot "gaz" fut
annoncé pour la première fois. On prit connaissance de ces rappor-
tes horribles, mais même les plus pessimistes les tenaient pour exagé-
rés. Aussi je ne m'étonne pas qu'aujourd'hui encore il y ait des gens
qui l'esprit se refuse à admettre qu'on puisse massacrer des centai-
es de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants pour la seule raison
qu'ils appartiennent à une autre race ou religion. Si on ne l'a pas
de ses propres yeux, on ne peut le croire. Nous non plus, qui pour-
rions être déjà accoutumés aux méthodes allemandes, nous ne voulions
pas y croire, nous fîmes ces choses pour impossibles jusqu'à un moment
où nous eûmes les mêmes preuves, où nous vîmes nos parents, nos
frères et nos enfants égorgés sous nos yeux, jusqu'à un moment où les
autres survivants parmi nous prirent les armes et se défendirent à

Nous n'en sommes encore qu'en mai-juin 1942.
Toutes les conversations, toutes les pensées n'étaient qu'un thème;
comment serait-il techniquement possible d'exterminer une pareille
masse de près d'un demi-million d'êtres humains, comment perpétrer un
crime d'une envergure telle, qu'on ne pourrait le dissimuler? Tôt ou
tard, le monde l'apprendrait; un jour, la guerre finira, l'étranger
sera plus informé par des rapports clandestins, mais chacun sera à
ce de venir se renseigner sur place et pourra se convaincre de la
réalité de la population juive de Pologne. Même l'Allemand ne
put se permettre une pareille monstruosité, qui cloverait tout l'Alle-
mand au plus haut, comme criminel. La Wehrmacht ne laissera pas ce crime
accomplir, elle ne voudra pas couvrir les bestialités des SS. L'habile
opagande allemande avait jusqu'ici trouvé une excuse pour chacun des
crimes de guerre nazis. Lorsque des milliers d'habitants de Varsovie
prirent dans les combats les combattants terroristes et meurtriers de septembre

1939, on parla de la "forteresse de Varsovie" pour se disculper. La population civile en fuite fut attaquée sur les routes, donc en dehors de la "forteresse de Varsovie" - et femmes et enfants mitraillés par les avions allemands: "action sur le moral de la population". Les prisonniers de guerre qu'on assassinait étaient "tués en tentant de fuir". Les persécutions antisémites en Allemagne avaient été motivées par "l'influence néfaste qu'exerçaient les Juifs sur l'économie, les arts et les lettres etc.". Mais quelle excuse la propagande allemande pourraient-elle trouver pour l'extermination des Juifs d'Europe orientale?

Est-ce que ces masses de malheureux, sans droits et sans protection, empilés dans le Ghetto, n'exerçant aucune influence sur l'économie ou la politique, représentaient un danger tel pour le Reich que ses dirigeants se sentaient obligés de charger le peuple allemand d'un nouveau crime? Non, nous nous refusions à le croire. Tout meurtre doit pourtant avoir un sens, un mobile, même dans la mentalité national-socialiste. Nous le pensions à l'époque; et, comme pour prouver le bien-fondé de ces considérations, le Ghetto reçut bientôt des apaisements. Les autorités allemandes reportèrent l'heure de police à 22h. Des milliers de Juifs habitant les alentours de la capitale furent amenés au Ghetto. Chacun se dit: on ne les transfère pourtant pas ici pour les massacrer, car la tuerie aurait pu se dérouler sur les lieux-mêmes, elle eût été bien moins visible. Quelques transports arrivèrent aussi du Ghetto de Lodz. Après de longues négociations, quelques ~~généralistes de familles~~ de Lodz avaient réussi à se faire transférer dans le Ghetto de Varsovie qui leur sembla un paradis, comparé à celui d'où ils venaient. Ces gens racontèrent des choses effroyables sur le Ghetto de Lodz. Ils se précipitèrent sur les magasins: depuis 2 ans, ils n'avaient plus vu de pain blanc, de beurre, de viande. Le Ghetto de Lodz se consumait de famine et de maladies.

Puis, coup de théâtre. Un avis officiel de la gestapo invita tous ceux qui avaient des parents en Palestine à s'inscrire auprès du Judenrat: le gouvernement britannique avait l'intention de procéder à un échange de Juifs contre des internés civils allemands. Des milliers de gens se pressèrent aux guichets du Judenrat, pleins d'une espérance nouvelle; on faisait la queue pendant des jours entiers. Bientôt, il courut le bruit que toute cette affaire n'avait été montée par la gestapo que pour se procurer les adresses de futures victimes; et tout le monde se précipita de nouveau aux guichets pour se faire biffer de la liste.

Depuis le début du mois de juillet 1942, la population juive fut soumise à une terreur croissante. Dans la rue des membres du service d'ordre juif (milice juive) contrôlaient les papiers des passants et, sur pression de la police allemande naturellement, arrêtaient tous ceux qui n'étaient pas en règle avec le travail obligatoire. Ces gens étaient ensuite envoyés dans un camp de travail, du moins "officiellement"; en réalité, c'étaient les premières victimes de la catastrophe imminente, dont chacun sentait l'approche, mais à laquelle personne ne voulait vraiment croire.

On se précipita aux guichets de l'office du travail, chacun voulait en tout cas avoir ses papiers en règle, pour parer à toute éventualité. L'office du travail fut naturellement débordé. On attendait des jours entiers, en longues "queues". Vers le soir, les camions des SS sillonnaient à toute allure les rues, tirant en l'air; tout le monde

... on parla de la "forteresse de Varsovie" pour se disculper. La population civile en fuite fut étendue sur les routes, donc en dehors de la "forteresse de Varsovie" - et femmes et enfants mitraillés par les avions allemands: "action sur le moral de la population". Les pri- onniers de guerre qu'on assassinait étaient "tués en tentant de fuir". Les persévérations antisémites: en Allemagne avaient été motivées par l'influence néfaste qu'exerçaient les Juifs sur l'économie, les arts et les lettres etc.". Mais quelle excuse la propagande allemande pour- t-elle trouver pour l'extermination des Juifs d'Europe orientale?

... car ces masses de malheureux, sans droits et sans protec- tion, emplies dans le Ghetto, n'exerçaient aucune influence sur l'éco- nomie ou la politique, représentaient un danger tel pour le Reich que les dirigeants se sentaient obligés de charger le peuple allemand d'un nouveau crime? Non, nous nous refusons à le croire. Tout meurtrier doit pourtant avoir un sens, un mobile, même dans la mentalité natio- al-socialiste. Nous le pensons à l'époque; et, comme pour prouver le bien-fondé de ces considérations, le Ghetto reçut bientôt des appai- sements. Les autorités allemandes reportèrent l'heure de police à 22h. Les milliers de Juifs habitant les alentours de la capitale furent menés au Ghetto. Chacun se dit: on ne les transfère pourtant pas tout pour les massacrer, car la terre aurait pu se dévouer sur les lieux mêmes, elle est si fertile. Quelques transports arrivèrent aussi du Ghetto de Lodz. Après de longues négociations, quelques trans- ports de familles de Lodz avaient réussi à se faire transférer dans le Ghetto de Varsovie qui leur sembla un paradis, comparé à celui d'où ils venaient. Ces gens racontèrent des choses effroyables sur le Ghetto de Lodz. Ils se précipitèrent sur les magasins: depuis 2 ans, ils n'a- vaient plus vu de pain blanc, de beurre, de viande. Le Ghetto de Lodz se consumait de famine et de maladies.

Puis, coup de théâtre. Un avis officiel de la gestapo invita tous ceux qui avaient des parents en Palestine à s'inscrire auprès du Ju- ventut: le gouvernement britannique avait l'intention de procéder à un échange de Juifs contre des internés civils allemands. Des milliers de gens se pressèrent aux guichets du Judenrat, pleins d'une espérance nouvelle; on faisait la queue pendant des jours entiers. Bientôt, il vint le bruit que toute cette affaire n'avait été montée par la gestapo que pour se procurer les adresses de futures victimes; et tout le monde se précipita de nouveau aux guichets pour se faire inscrire à la liste.

Depuis le début du mois de juillet 1942, la population juive fut soumise à une terreur croissante. Dans la rue des membres du service d'ordre juif (milice juive) contrôlaient les papiers des passants et, sur pression de la police allemande naturellement, arrêtaient tous ceux qui n'étaient pas en règle avec le travail obligatoire. Ces gens étaient ensuite envoyés dans un camp de travail, du moins "offi- ciellement"; en réalité, c'étaient les premières victimes de la ca- tastrophes imminente, dont chacun sentait l'approche, mais à laquelle personne ne voulait vraiment croire.

On se précipita aux guichets de l'office du travail, chacun vou- lant en tout cas avoir ses papiers en règle, pour passer à toute éven- tualité. L'office du travail fut naturellement débordé. On attendait des jours entiers, en longues "queues". Vers le soir, les cantons des allouaient à toute allure les rues, tirant en lair; tout le monde

s'enfuyait alors dans les maisons; des mères perdirent leurs enfants. Les gens couraient comme des bêtes traquées. A cela s'ajoutaient les exécutions du vendredi soir. Il n'y eut plus un seul jour de tranquillité.

Parents et connaissances déménageaient, se rapprochaient les uns des autres. On se serrait les coudes. Moi non plus, je ne pus plus y tenir, dans ma chambre, et allai loger chez des amis.

La population vivait dans une panique perpétuelle. Le Judenrat prodiguait pourtant des assurances, certifiant qu'il n'y avait absolument rien à craindre. Le Docteur Wielikowski, représentant du Judenrat de Varsovie auprès du Gouverneur Général Dr. Frank, à Cracovie, déclara que les milieux officiels lui avait formellement assuré qu'il n'était nullement question de transferts: l'industrie allemande des armements avait un besoin considérable de main d'oeuvre. Les fabriques allemandes agrandirent leurs établissements dans le Ghetto et embauchèrent des ouvriers juifs.

Le 15 juillet parut une ordonnance, dont personne ne comprit le sens. Nous nous pressions devant les colonnes d'affichage, lisant l'ordonnance en discutant le sens; et personne ne comprit que ces lignes signaient le décret de mort de tout les Juifs de Varsovie. Les événements qui suivirent peu après précisèrent le sens de ce texte: " A partir du présent jour, l'ordonnance du ... (date), instituant un quartier juif, est rapportée".

Ces quelques mots étaient l'arrêt de mort pour 450.000 êtres humains. Comment se fait-il que nous nous ne l'ayons point compris le 15 juillet 1942? Ce jour-là, nous discussions du sens de cette ordonnance, et personne ne pensa à lui donner sa seule et véritable signification: d i s s o l u t i o n du quartier juif.

Le 21 juillet 1942 nous ôta tout doute. Il n'y eut plus, dès lors, ni obscurités, ni discussions. Chacun de nous était condamné à mort. Par chance, par habileté, par des protections, on pouvait encore espérer se dérober le plus longtemps possible aux SS: c'était affaire indiscutable. Mais personne n'était en mesure de modifier l'arrêt de destin et d'échapper à la mort. A partir de ce jour-là, il n'y eut plus de Ghetto, plus de communauté, plus de vie organisée. Chacun était obligé de lutter chaque jour pour sa famille et pour sa propre vie.

Je vais maintenant tenter de décrire ce que fut l'extermination du Ghetto de Varsovie, durant les mois suivants, en me référant à ce que j'ai vécu moi-même. Bien entendu, il m'est impossible de relater en détail le martyre de près d'un demi-million d'hommes. Peut être pourra-t-on imaginer, en lisant ce rapport, ce que ces êtres humains ont dû endurer; peut être comprendra-t-on qu'après chaque "action" d'extermination, les survivants aient envié les morts,

l'entrevue alors dans les maisons; des mères perdant leurs enfants.
Les gens couraient comme des bêtes traquées. A cela s'ajoutaient les
exécutions au vendredi soir. Il n'y eut plus un seul jour de trêve.

Parents et connaissances déménagèrent, se rapprochaient les uns
des autres. On se serrait les coudes. Moi non plus, je ne pus plus y
tenir, dans ma chambre, et allai loger chez des amis.

La population vivait dans une panique perpétuelle. Le Judenrat
proposait pourtant des assurances, certifiant qu'il n'y avait aucun
danger rien à craindre. Le docteur Wielikowski, représentant du Juden-
rat de Varsovie auprès du Gouverneur Général Dr. Frank à Cracovie,
expliqua que les milieux officiels lui avait formellement assuré qu'il
n'était nullement question de transferts: l'industrie allemande des
armements avait un besoin considérable de main d'œuvre. Les fabriques
allemandes attendaient leurs établissements dans le Ghetto et emba-
raient des ouvriers juifs.

Le 15 juillet parut une ordonnance, dont personne ne comprit le
sens. Nous nous pressions devant les colonnes d'affiches, lisant
l'ordonnance en discutant le sens; et personne ne comprit que ces
lignes signifiaient le décret de mort de tout les Juifs de Varsovie. Les
événements qui survinrent peu après précisèrent le sens de ce texte:
A partir du présent jour, l'ordonnance du ... (date) ... insti-
tuant un quartier juif, est rapportée".

Ces quelques mots étaient l'arrêt de mort pour 450.000 êtres
humains. Comment se fait-il que nous nous ne l'ayons point compris
le 15 juillet 1942? Ce jour-là, nous discutions du sens de cette or-
donnance, et personne ne pensa à lui donner sa seule et véritable
signification: à la mort de tout les Juifs.

Le 21 juillet 1942 nous étâmes tout doute. Il n'y eut plus, dès
ce jour, ni obscurités, ni discussions. Chacun de nous était condamné
à mort. Par chance, par habileté, par ses protections, on pouvait en-
core espérer se dérober la plus longtemps possible aux SS: c'était
l'attente indécrottable. Mais personne n'était en mesure de modifier
l'arrêt de destin et d'échapper à la mort. A partir de ce jour-là,
il n'y eut plus de Ghetto, plus de communauté, plus de vie organisée.
Chacun était obligé de lutter chaque jour pour sa famille et pour sa
propre vie.

Je vais maintenant tenter de décrire ce que fut l'extermination
du Ghetto de Varsovie, durant les mois suivants, en me référant à ce
que j'ai vu moi-même. Bien entendu, il m'est impossible de relater
en détail le martyre de près d'un demi-million d'hommes. Peut être
pourrais-je imaginer, en lisant ce rapport, ce que ces êtres humains
ont dû endurer; peut être comprendrais-je un peu mieux chaque "action"
d'extermination, les survivants, les enfants envoyés les morts.